# Regards croisés sur la revue Semen, un espace de rencontres interdisciplinaire

Justine Simon, Julien Auboussier, Alice Krieg-Planque, Alexandra Saemmer

▶ **To cite this version:**

Justine Simon, Julien Auboussier, Alice Krieg-Planque, Alexandra Saemmer. Regards croisés sur la revue Semen, un espace de rencontres interdisciplinaire. Semen - Revue de sémio-linguistique des textes et discours, 2021, Numéro bilan des 50 premières livraisons de Semen, 50 (1), pp.161-178. 10.4000/semen.16245 . hal-03564452

**HAL Id: hal-03564452**
**https://hal.science/hal-03564452**

Submitted on 20 Jan 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

OpenEdition Journals

SEARCH All OpenEdition

Semen

Revue de sémio-linguistique des textes et discours

50/1 | 2021
Sources, itinéraires et prolongements

# Entretien croisé

## Regards croisés sur la revue *Semen*, un espace de rencontres interdisciplinaire – Entretien réalisé par Justine Simon

JUSTINE SIMON, JULIEN AUBOUSSIER, ALICE KRIEG-PLANQUE ET ALEXANDRA SAEMMER

p. 161-178
https://doi.org/10.4000/semen.16245

### *Résumés*

Français English

La revue *Semen* occupe une place particulière au sein de la communauté en Sciences de l'information et de la communication (SIC). Cet entretien croisé a pour enjeu de représenter la rencontre entre les Sciences du langage (SDL), l'Analyse du discours et les SIC. Trois chercheur.e.s en SIC ont bien voulu relever ce défi : Julien Auboussier (ÉLICO), Alice Krieg-Planque (CÉDITEC) et Alexandra Saemmer (CÉMTI). Cette rencontre se structure en trois axes de réflexion : la question de l'interdisciplinarité, la professionnalisation de la revue et la possible évolution de la ligne éditoriale en contexte de crise.

*Semen* occupies a special place within the Information and Communication Sciences (SIC) community. The purpose of this crossed interview is to represent the meeting between Language Sciences (SDL), Discourse Analysis and SIC. Three SIC researchers have taken up this challenge: Julien Auboussier (ÉLICO), Alice Krieg-Planque (CÉDITEC) and Alexandra Saemmer (CÉMTI). This meeting suggests three axes of reflection: the question of interdisciplinarity, the professionalization of the journal and the possible evolution of the editorial line in a crisis context.

### *Entrées d'index*

**Mots-clés :** Rencontre, SIC, interdisciplinarité, professionnalisation, ligne éditoriale
**Keywords:** Meeting, SIC, interdisciplinarity, professionalization, editorial line

### *Texte intégral*

1 Cette 50e livraison de la revue *Semen* offre l'occasion d'une rétrospective sur les dossiers et thématiques de la revue. L'angle qui est ici adopté est celui de la rencontre entre les Sciences du langage (SDL), l'Analyse du discours et les Sciences de l'Information et de la Communication (SIC). *Semen* est une revue reconnue dans la communauté des SIC. Une réflexion spécifique s'impose donc pour ce numéro anniversaire en organisant la rencontre de chercheur.e.s en SIC. Cette rencontre prend la forme d'un entretien croisé organisé autour de trois axes de réflexion : la question de l'interdisciplinarité, la professionnalisation de la revue et la possible évolution de la ligne éditoriale en contexte de crise.

2 Dans ce « regards croisés », il est question de l'articulation entre discours, communication et social, d'interactions entre dispositifs techniques et pratiques discursives, de reconnaissance institutionnelle de la revue *Semen* par les SIC mais aussi d'élargissement du dialogue entre les disciplines pour appréhender les problématiques communicationnelles contemporaines. Est aussi posée la question du travail éditorial des revues telles que *Semen* : qu'en est-il du cadrage de la ligne éditoriale, de la diversification des formats d'écriture, de la possibilité de l'ouverture à d'autres publics, voire de l'élargissement à d'autres formes de

recherche, tournées vers la « recherche-action » ? Cet échange engage en outre une réflexion sur la qualité de nos productions scientifiques, qui, d'un point de vue critique, peut être « asphyxiée » – je cite et je souligne – par les politiques néo-libérales d'enseignement supérieur et de recherche. L'actualité des revues académiques est enfin interrogée en lien avec les initiatives récentes du collectif Revues en lutte. Cette dernière perspective ouvre un débat nécessaire sur la question du service public, de la prise de position suppressible du chercheur – ou encore de « neutralité engagée » selon l'expression de Roselyne Koren (2003) –, et de l'engagement idéologique des revues.

3 Un grand merci à nos trois contributeur.rice.s qui se sont prêté.e.s à cet exercice : Julien Auboussier, maître de conférences à l'Université Lyon 2, exerçant dans l'équipe de recherche de Lyon en SIC (ÉLICO), Alice Krieg-Planque, maîtresse de conférences à l'Université Paris-Est Créteil, développant son activité de recherche au sein du laboratoire pluridisciplinaire Centre d'étude des discours, images, textes, écrits, communication (CÉDITEC) et Alexandra Saemmer, professeure des universités à l'Université Paris 8, au Centre d'Études sur les Médias, les Technologies et l'Internationalisation (CÉMTI).

# 1. La question de l'interdisciplinarité

4 À travers la métaphore d'un « espace de rencontres », se pose la question de l'interdisciplinarité. Plusieurs revues reconnues en SIC intègrent l'analyse d'énoncés attestés dans le questionnement de pratiques journalistiques, politiques, publicitaires, contestataires ou encore institutionnelles. Le dispositif de communication revêt également une importance certaine dans ces approches (différentes logiques d'interaction, circulation, participation, renouvellement des pratiques d'écriture et de lecture, écri-lecture hypertextuelle, etc.).

5 *Semen* a quant à elle la spécificité d'étudier le(s) discours en situation dans une perspective qui n'est pas uniquement logocentrée. Cela est bien mis en évidence dans la présentation actuelle de la revue sur le site :

> *Semen* est une revue de Sciences du langage qui propose un espace de réflexion sur le(s) discours, en dialogue avec les sciences humaines et sociales et particulièrement avec les sciences de l'information et de la communication.

6 Cette caractéristique lui a permis d'être reconnue institutionnellement (Dyresic 2018) comme étant une revue qualifiante en SIC (CNU, CPDirSIC, HCÉRES, SFSIC).

7 Parmi les différents axes développés sur l'interdisciplinarité des SIC dans son article de 2001, Bruno Ollivier reprend la métaphore de la frontière. À propos de la frontière entre SDL et SIC, il souligne qu'à la différence des études linguistiques, les approches en SIC prennent en compte de manière centrale le social. Il insiste aussi sur l'hétérogénéité des SIC, en soulignant la complexité d'un territoire aussi bien au niveau des concepts que des méthodes mobilisées.

8 Cette hétérogénéité est aussi présente au sein des SDL, plusieurs approches scientifiques mettant en effet le dispositif et le social au cœur de leur approche. L'analyse du discours, la sociolinguistique ou encore la sémiotique prennent en considération les conditions de production et/ou de réception d'un discours, dépendant de son dispositif de communication (Bonnafous & Krieg-Planque, 2014 ; Krieg-Planque, 2012 ; Paveau, 2017 ; Saemmer, 2015). Les exemples du cadre socio-sémiotique développé entre autres par Alexandra Saemmer (2015) ou du récent courant d'analyse du discours intersectionnelle (Paveau, 2020) montre qui plus est l'intérêt d'intégrer des méthodes anthropologiques et ethnographiques pour analyser les conditions de production des discours.

9 Si *Semen* est donc désormais légitimement reconnue comme interdisciplinaire, se pose la question de la spécificité de son approche. *Semen*, envisagée en tant que lieu de rencontres et d'interactions entre disciplines, vise à éclairer des phénomènes langagiers (analyse de l'organisation textuelle, des actes de langage, d'enchaînements d'arguments, de règles d'interaction verbale, de formules, d'interdiscours, de technodiscours, etc.), à analyser des problématiques communicationnelles (activité informationnelle, dispositifs d'information et de communication, espaces numériques, hyperliens, communautés, publics, identités, figures de la lecture, etc.) et à comprendre les enjeux de notre société contemporaine : sociaux, politiques, économiques, sanitaires, culturels[1].

10 ***Question 1 :*** Comment percevez-vous cet équilibre ? Comment le discours, la communication et le social co-habitent-ils au sein de la revue et quelles perspectives peut-on envisager d'après vous ?

11 **Julien Auboussier : « Penser ensemble les objets et dispositifs techniques et les interactions humaines et discursives »**

12 Les numéros publiés durant les 10 premières années d'existence de la revue illustrent l'importance accordée, d'une part, aux textes et corpus littéraires, d'autre part, aux approches linguistiques et sémiotiques[2]. En croisant SDL et sémiotique, la revue ouvre rapidement la voie à une réflexion sur le rapport auteur/texte /lecteur et les processus dialogiques de construction du sens[3].

13 La revue s'émancipe ensuite du seul champ littéraire et, dans le même temps, intègre les acquis de la pragmatique et le développement des travaux sur l'énonciation. Ce faisant, la revue ouvre l'espace nécessaire à la publication de travaux en Analyse de discours dont l'objet est la relation entre langage, construction du sens et lien social. Ce triptyque programmatique est un appel à l'interdisciplinarité. En quittant le seul domaine littéraire et en s'appropriant, notamment, le fait médiatique, la revue offre un espace de réflexion qui, dès lors,

dépasse les frontières entre linguistique, sémiotique et sciences sociales (auxquelles les SIC se rattachent).

14 Un des apports des SIC est sans aucun doute la prise en compte de l'hétérogénéité des signes dans la construction sociale du sens et l'attention portée aux conditions de production, de diffusion et de réception. À ce titre, la dimension technique est fondamentale en SIC : la médiologie, « pensée de l'efficacité des médias et des outils de relation » (Debray, 1999), a nourri les SIC en insistant sur la nécessité de penser ensemble les objets et dispositifs techniques et les interactions humaines et discursives. Le renouvellement des supports médiatiques et la variété des dispositifs sociotechniques de communication contemporains ont incité à repenser les théories du discours et les approches méthodologiques. Le numéro de *Semen* intitulé « Le discours hypertextualisé », coordonné par Justine Simon (2016), en offre une belle illustration en posant la question des limites méthodologiques offertes par les concepts et les méthodes de l'analyse de discours. Les numéros[4] 45 et 46 de la revue semblent aussi confirmer le souhait de prendre en compte aussi finement que possible le renouvellement des dispositifs dans lesquels les discours contemporains circulent, se rencontrent, s'opposent, s'hybrident dans l'interdiscursivité généralisée du discours social.

15 **Alice Krieg-Planque : « La rencontre entre le discours, la communication et le social est désormais une réalité, y compris en SIC »**

16 La reconnaissance institutionnelle de la revue *Semen* par les SIC est pleinement justifiée : par la composition de ses comités, par son laboratoire d'appui, par les thématiques et approches de nombreux numéros, *Semen* est bien identifiable en SIC, aux côtés d'autres revues considérées comme « qualifiantes » par le CNU 71 et qui s'intéressent au langage sous un angle ou sous un autre (*Argumentation et Analyse du Discours*, *Communication & Langages*, *Études de communication*, *¿* Interrogations ?, *Mots, les langages du politique, Questions de communication*).

17 Au-delà de ces revues formellement reconnues par les SIC, c'est en réalité une multitude de numéros précis d'une grande variété de revues qui créent un tel espace de rencontres interdisciplinaires permettant d'articuler le discours, la communication et le social. Je pense par exemple à des dossiers comme « Discours programmateurs et mise en situation » (*Langages*, 221, 2021), « Nouveaux discours de la santé et soin relationnel » (*Langage & Société*, 169, 2020), « Diversité linguistique et formation citoyenne » (*Études de linguistique appliquée*, 197, 2020), « L'humiliation sur Internet : acteurs, méthodes d'enquête et prévention » (*Déviance et Société*, 43, 2019), etc. Ces recherches existent. Ces travaux sont publiés. Ces revues les éditent. Il « suffit » de les lire. On mesure alors l'ampleur de la réalité des croisements entre discours, communication et social dans les recherches existantes.

18 Certes, ces croisements n'existent pas partout : certaines revues demeurent rétives à une prise en compte de la langue autrement que comme un « outil de communication » (la langue comme « moyen ») ou à une considération pour les discours sinon comme des « reflets de la réalité » (le discours comme « représentation »), suivant une conception instrumentale et transparentiste du langage qui a cours dans tout un pan des sciences humaines et sociales (Boutet, 2015). Mais force est de constater que la rencontre entre le discours, la communication et le social est désormais une réalité, y compris en SIC, même si une approche instrumentale du langage reste forte en 71ème section.

19 Parmi les revues qui articulent très régulièrement le discours, la communication et le social, la revue *Semen* occupe une place particulière. Comme chaque revue, elle est porteuse d'une certaine histoire de l'interdisciplinarité, dont elle garde les traces.

20 Les premiers numéros de *Semen* proposent une approche linguistique et discursive des textes littéraires. Plus original encore, les premières années de la revue témoignent d'un champ de recherches qui se développe jusqu'à nos jours en Analyse du discours : l'étude de textes et de discours professionnels, scientifiques, techniques, ordinaires, journalistiques, jugés culturellement peu prestigieux, etc. Dès les premiers numéros, on trouve des façons de lier le discours, la communication et le social qui donnent un enracinement fort à l'interdisciplinarité de *Semen* aujourd'hui : Daniel Jacobi signe un texte sur la sémiotique du discours de vulgarisation scientifique (2, 1985), Jean Peytard, co-fondateur de *Semen*, étudie la médiacritique littéraire à la télévision (5, 1993), Jean-Michel Adam expose sa théorie d'ensemble des plans l'organisation du texte (8, 1993), etc.

21 Sophie Moirand ne signe formellement un premier article dans *Semen* qu'en 2001, mais cette chercheuse qui avait soutenu sa thèse à Besançon en 1987 sous la direction de Jean Peytard (Madini, 2010) avait entretemps fondé à Paris le CÉDISCOR (en 1989), qui fut un lieu important pour le développement des recherches sur les discours ordinaires et spécialisés. Les trajectoires des acteurs mériteraient d'ailleurs d'être mieux connues. Ainsi, on trouve dès le n° 2 de *Semen* (1985) un article de Jean Mouchon. Or, ce dernier sera, en 1992, l'un des quatre créateurs du GRAM (Groupe de recherche sur l'analyse du discours des médias) à l'intérieur de la SFSIC. Dès le départ, la revue *Semen* est donc un point d'intersection entre les approches sémio-discursives et un intérêt pour les faits d'information et de communication. Ceci est d'autant plus remarquable que l'interconnaissance entre SDL et SIC a été à la fois tardive et compliquée, aussi bien institutionnellement qu'épistémologiquement (Krieg-Planque, 2007).

22 **Alexandra Saemmer : « La nécessité de poursuivre le dialogue entre linguistique, sémiotique et SIC face à la complexité des phénomènes communicationnels contemporains »**

23 Plongée dans des travaux sur l'intelligence artificielle, je suis tombée il y a quelques jours sur une caricature du *machine learning* appliquée aux images. Je la place au début de ma réflexion sur l'interdisciplinarité de la revue *Semen* pour illustrer à la fois la nécessité de poursuivre le dialogue entre linguistique, sémiotique et SIC face à la complexité des phénomènes communicationnels contemporains, et d'élargir celui-ci vers les

neurosciences, la psychologie sociale, les études culturelles, les arts, la recherche en IA et autres disciplines qui sondent la production du sens par le sujet humain – malgré le risque de frictions, relevées par des auteurs de *Semen* dans le passé[5].

24 Sur la première image de la caricature, une femme avec un bébé dans les bras pointe du doigt un homme, représenté de dos, penché sur le moteur d'une voiture. Son pantalon a glissé et découvre la naissance des fesses. « Daddy » dit la mère à l'enfant. Sur les images suivantes, l'enfant reconnaît la même forme rose et ronde dans des melons, le décolleté d'une serveuse, des montgolfières, et les nomme pareillement « Daddy »… La machine est-elle bête comme chou ? L'enfant est-il un automate comme un autre ? La mère « porteuse » de la langue est-elle responsable du couac, ou est-ce le père, plongé dans les entrailles de la machine ?

25 Il y a quelques années, Jean-Marie Klinkenberg (parmi d'autres) a ouvert le chantier d'une sémiotique cognitive (Klinkenberg, 2011) : contrairement aux approches de filiation structurale, celle-ci prend au sérieux l'idée que la perception des signes n'est pas « extérieure » à la structure. Si l'interaction complexe entre le point de vue situé du sujet et les signes qui le stimulent est la préoccupation de la pragmatique depuis Charles Sanders Peirce, l'élaboration de méthodes de terrain pour étudier cette interaction en acte constitue un défi relevé ces dernières années par la sémio-pragmatique[6] et l'ethno-sémiotique.

26 La caricature illustre à quel point, une fois nommées, les vibrations perçues acquièrent un caractère d'objectivité. L'action des automatismes dans la reconnaissance des formes touche à ce qui permet au sujet de donner une stabilité à la compréhension et au partage du sens. Pour étudier ces premières étapes de la sémiose, une collaboration étroite de la sémiotique et des SDL avec les neurosciences, la psychologie et la sociologie s'impose de toute urgence.

27 En s'écriant « Daddy », l'enfant se rassure. Incapable d'adapter son interprétation au contexte, il se trompe cependant à nos yeux. À moins que ce soit nous qui n'osons plus percevoir le monde comme lui. La caricature illustre certes ce qui, en partie encore, échappe à la perception automatisée. Mais elle nous confronte aussi à l'excavation d'étapes qui, à l'âge adulte, deviennent inaccessibles.

28 Le dialogue avec l'informatique esquissé dans le dessin, et qui s'est concrétisé par le passé dans la linguistique computationnelle par exemple[7], confronte linguistes et sémioticiens aux visions de l'esprit encodées dans les modélisations de la sémiose.

29 Des méthodes composites entre sémiotique, informatique et design ont donné lieu à une techno-sémiotique étudiant comment la production et l'interprétation des signes sont structurées par des « pré-scripts ». À l'heure actuelle, les pré-scripts ne se contentent plus de normer la forme ; grâce à des mécanismes de prédiction, ils produisent du discours par avance. Lorsque la catégorie « Daddy » s'impose à l'enfant, dans la caricature, les adultes restent impassibles. La sémiotique, quant à elle, ne pourra rester silencieuse face à la grammatisation galopante de la langue par un « computexte » mû par des intérêts de rationalisation économiques (Sack, 2013).

30 Mais évidemment, l'IA n'est pas qu'au service de l'industrie. Une collaboration entre la sémiotique et la recherche fondamentale en *machine learning* me paraît notamment prometteuse, car les deux sciences partagent un désir de modélisation de la sémiose et, en dialogue intense avec la littérature et les arts depuis les années 80, nous confrontent à ce qui chez l'humain fonctionne peut-être comme un automate malgré tout.

31 La caricature pointe le rôle de la catégorisation dans la sémiose, mais aussi son caractère socialement construit : ce n'est pas le bébé qui colle la première étiquette sur les stimuli visuels. Le filtre interprétatif qu'il mobilise, face aux vibrations visuelles, est structuré par des systèmes de valeurs et normes appris et transmis. L'affirmation de Jeff Bezemer Gunther Kress (2016 : 41) que tout signe illustre avant tout la manière dont le *récepteur* perçoit et comprend le monde au moment où le signe est produit, se vérifie dans l'image. En sondant le rôle des habitudes de pensée et habitus dans la construction des « filtres interprétatifs »[8] qui médient l'accès aux signes, la sémiotique s'engage dans un tournant résolument social.

32 Il est possible de « décoder » la caricature comme sexiste ; c'est pourtant moi, sujet percevant, qui y injecte les catégories de père et de mère, par exemple. Mon regard occidental hétéro-normé reconnaît dans la caricature quelques-uns de ses principes structurants ; mon point de vue de sémioticienne en communication m'amène à dire que ce n'est pas le seul regard possible, et qu'il faut continuer à sonder les zones aveugles qu'induit *tout* point de vue dans l'interprétation du monde. Les méthodes « composites » portées par *Semen* sont génératrices d'une variabilité d'interprétations salutaire.

## 2. La professionnalisation de la revue

33 Le numéro 28 de la revue *Semen* s'est proposé d'étudier les écrits de travail[9] ; parallèlement, l'évolution de la revue témoigne elle-même d'une professionnalisation de ses comités internes, passant par une spécialisation de leurs tâches et un rythme de travail régulier et cyclique : à cet égard, la revue peut être considérée comme une forme d'écrits professionnels.

34 Depuis sa création, la revue *Semen* s'est transformée, tant au niveau de sa structuration, de son fonctionnement et de sa diffusion. À son origine, sa dynamique était impulsée par les travaux issus du laboratoire (successivement le GRELIS, puis le LASELDI, aujourd'hui ELLIADD) autour de Thomas Aron et Jean Peytard. En 1999, la revue est devenue thématique et un comité scientifique a été constitué. Chaque dossier était alors confié à des collègues externes. En 2005, *Semen* a été intégrée au portail Revues.org (désormais journals.openedition.org). En 2010 s'ouvre un comité de lecture très large et le comité éditorial se

compose de membres internes et externes. Un comité de rédaction est également mis en place pour organiser et suivre l'édition des dossiers et des autres rubriques (« Varias » et « Comptes rendus » de lecture qui seront ensuite remplacées par la rubrique « Actualités scientifiques »).

35 ***Question 2 :*** À la lumière de l'évolution d'autres revues en SDL et en SIC, il s'agit de s'interroger sur ces mutations successives. Existe-t-il une pratique scientifique propre à ces deux disciplines ? Au niveau de la production, la question de la valorisation de travaux de laboratoire peut-elle encore se poser (séminaires, journées d'études, colloques, etc.) ? Est-il légitime de penser ouvrir des rubriques consacrées à des travaux de mastérants et de doctorants ? Au niveau de la réception, pensez-vous utile de penser des espaces de diffusion se situant au-delà de la sphère académique ? La revue *Semen* peut-elle s'ouvrir à d'autres publics à travers la production de formats alternatifs (podcasts de transcriptions d'articles du format texte en fichiers audios, republications, vulgarisations en lien avec des sites d'information tels que *The Conversation*, ouvertures vers des événements en lien avec la recherche-action) ?

36 **Julien Auboussier : « Diversifier les formats et s'émanciper des genres de l'écriture scientifique suffit-il à diversifier les publics ? »**

37 L'intégration progressive dans *Semen* des problématiques communicationnelles, comme des cadres théoriques et méthodologiques issus ou actualisés au sein des SIC est un choix qui pèse sur l'identité de la revue. Le risque est naturellement de voir se diluer la ligne éditoriale pensée par les fondateurs et construite au cours des quatre dernières décennies. L'enjeu semble là : renouveler la ligne éditoriale tout en préservant ce qui distingue *Semen* d'autres revues du domaine reconnues par la 71e section du CNU et la SFSIC (comme *Communication & Langage* ou *Mots. Les langages du politique*) et, plus généralement, en préservant ce qui distingue le contexte de recherche bisontin d'autres lieux de recherche où dialoguent aussi les sciences du langage et les SIC (le CÉDITEC de l'UPEC par exemple).

38 L'Analyse du discours est « une manière d'appréhender le langage » (Charaudeau & Maingueneau 2002) qui échappe au cloisonnement disciplinaire. À ce titre, rappelons que la désignation « analyse de discours » en SIC renvoie à des travaux très divers dont la proximité avec les SDL est très variable. Disons-le : certains travaux prennent finalement peu en compte la matérialité de la langue et proposent plutôt une lecture attentive et contextualisée des textes dans les situations historiques où ils apparaissent. Dans ces cas, le discours reste parfois l'impensé de l'analyse au sens où, transparent, il est uniquement étudié pour ce qu'il révèle des phénomènes sociopolitiques. Dès lors, il semble que la proximité avec les sciences du langage (autrement dit la mobilisation et la pleine maîtrise des notions et des outils) est un élément discriminant pour la sélection des articles à publier dans *Semen*. Et c'est cette proximité qui peut distinguer très clairement *Semen* de revues inscrites en SIC qui publient régulièrement des travaux revendiquant une approche discursive (*Études de communication, Recherches en communication*, etc.).

39 La question porte aussi sur la volonté et les moyens de renouveler le lectorat d'une revue scientifique en touchant des publics qui n'appartiennent pas à la sphère académique. L'intention est louable et l'effort sans doute nécessaire. Pour autant, diversifier les formats et s'émanciper des genres de l'écriture scientifique suffit-il à diversifier les publics ? Dépassons le cadre des revues scientifiques et prenons le cas de *The Conversation*. Une étude de lectorat menée en 2016 par Julien Falgas (2017) montrait que le public du média était constitué par des lecteurs déjà habitués aux discours scientifiques et experts. Menée seulement un an après la création de la version française, cette étude de lectorat mériterait naturellement d'être reconduite aujourd'hui. Pour autant, elle rappelle la difficulté à diffuser nos travaux à des publics éloignés du monde universitaire.

40 **Alice Krieg-Planque : « Plus que jamais, les enseignants-chercheurs, les jeunes chercheurs et les doctorants ont besoin d'espaces éditoriaux de qualité à l'intérieur desquels ils puissent publier leurs travaux »**

41 Ces dernières années ont vu se diversifier les formats d'expression de la connaissance, et les supports de leur diffusion : chaînes YouTube, comptes Twitter, blogs Hypothèses d'OpenEdition, vidéothèques d'universités ou inter-établissements (Canal-U), articles publiés par *The Conversation*, valorisation par la BNF et par l'INA de leurs archives, podcasts natifs, et différents types de formats sémio-discursifs multimodaux rendus possibles par le numérique.

42 En soi, tout ceci est extrêmement positif : espérons que ces dispositifs de valorisation des connaissances suscitent une curiosité générale pour les sciences, le goût pour la rationalité dans un cadre pluridisciplinaire, un respect pour la recherche et pour les chercheurs – qui sont si violemment attaqués aujourd'hui par les pouvoirs politiques. Aux côtés de l'enseignement scolaire et universitaire, des associations d'éducation populaire, ou encore des institutions culturelles et muséales, ces dispositifs mettent en valeur la culture scientifique, laquelle peut être source tout à la fois de joie personnelle et d'aspiration à l'exercice de la citoyenneté.

43 Mais il n'est pas certain qu'une revue scientifique ait pour mission de produire de tels formats. Plus que jamais, les enseignants-chercheurs, les jeunes chercheurs et les doctorants ont besoin d'espaces éditoriaux de qualité à l'intérieur desquels ils puissent publier leurs travaux. Ces publications laissent une trace pérenne de l'état de la recherche à un moment donné : elles sont à la fois un témoignage de la réflexion scientifique, et une condition nécessaire à la poursuite de cette réflexion (dans le moment de la parution aussi bien que des années après, dans un regard rétrospectif qui permet de mesurer les avancées, les stagnations, les erreurs, les déplacements des cadres d'analyse, etc.).

Tous les chercheurs, aussi bien en sciences humaines et sociales qu'en sciences de la nature, constatent un émiettement des connaissances : plus personne n'arrive à être au courant des recherches menées y compris dans son domaine de spécialité. Cette hyper-spécialisation est aggravée par les politiques néo-libérales

d'enseignement supérieur et de recherche qui récompensent des comportements délétères, la fragmentation des connaissances, et le court terme (*"publish or perish"*...).

45 Dans ce contexte asphyxiant, les revues ont un rôle important à jouer : publier des travaux solides, empiriquement fondés, situés de manière fine et précise dans un cadre analytique élaboré grâce à une bonne connaissance de la discipline et de ses alentours. Il est essentiel de maintenir la qualité des publications. Pour cela, il faudrait peut-être moins de normativité, notamment dans la longueur des articles publiés. Certains travaux scientifiques peuvent être présentés en 30 000 signes, mais il faut parfois 50 000 voire 60 000 signes pour exposer scientifiquement une recherche, même modeste, dans ses différents aspects (cadre théorique mobilisé, données empiriques étudiées, résultats, etc.). Si on impose un format trop bref, on fait nécessairement le jeu de l'éparpillement toxique que j'évoquais précédemment.

46 Dans cette même perspective de résistance au formatage, il me semble important d'encourager la rubrique « Varia » : cette rubrique ouverte permet de faire connaître des recherches atypiques et de qualité, mais qui ne trouvent pas place ailleurs, soit parce qu'elles émanent de doctorants ou de jeunes chercheurs qui ne peuvent pas immédiatement intégrer leurs recherches dans un collectif, soit parce qu'elles sont le fruit d'un travail qui ne s'inscrit pas dans l'espace-temps de contrats de financement. Les rubriques « Varia » des revues permettent de garantir une exigence scientifique forte et d'ancrer l'article publié dans une politique éditoriale claire, tout en favorisant l'originalité, les questionnements inédits, l'expression de la personnalité à travers la recherche scientifique.

47 **Alexandra Saemmer : « L'ouverture de la pratique scientifique en sémiotique vers la société se situe pour moi là, dans une recherche-action prenant la forme de débats interprétatifs raisonnés, s'ouvrant éventuellement vers d'autres formats d'expression que la langue (dessin, vidéo, etc.), sur des terrains et avec des publics les plus divers »**

« Sémiotique et Sic : je t'aime, moi non plus » est le titre d'un article de Driss Ablali pour *Semen* (2007), qu'il conclut comme suit : « Il faut reconnaître que tout semble opposer la sémiotique et les SIC. Ils ne sont pas faits pour s'entendre, encore moins pour partager la même demeure ». Même si Roland Barthes et Algirdas Julien Greimas comptent parmi les membres fondateurs de la discipline, les rapports entre les SIC et la sémiotique ont souvent été conflictuels. Certaines de ces tensions sont dues à un malentendu tenace qui consiste à limiter la sémiotique aux approches « immanentistes » : la sémiotique serait centrée « sur le langage et les effets de sens attribuables au code », alors que les SIC s'intéresseraient aux « effets de sens produits et reçus dans un espace donné » : « En sciences de la communication, ce n'est pas au signifié de l'expression que l'on s'intéresse, mais aux lieux et acteurs sociaux de sa production et de sa réception » (Clavier & Romeyer, 2008). Comme le formule Yves Jeanneret dans *Semen* (2007), ces discours réduisent la sémiotique à une approche formelle « qui consiste à prétendre expliquer l'ensemble des processus de communication à partir de la mise en évidence de la structure des textes ». À cette prétention répond la figure, non moins problématique, « d'un sociologue qui pourrait témoigner de ce que *les gens* font réellement » (*ibid*).

48 Depuis Ferdinand de Saussure, on peut certes se rappeler que l'ambition de la sémiotique a été de penser « la vie des signes dans la vie sociale », de « décrire certaines conditions dans lesquelles se développent les pratiques signifiantes » (*ibid.*) – elle est donc bien une science de la communication. En *pratique*, le lien entre l'étude de la matérialité percevable des signes d'une part, et les « interprétants » (C. S. Peirce), « grammaires de reconnaissance » (E. Verón) ou « filtres interprétatifs » d'autre part, est cependant un défi difficile à relever sans faire appel à des méthodes empruntées aux SIC. En dernière conséquence, cette hybridation implique aussi le renoncement à la posture d'expert seul capable de « décoder » ou « dévoiler » des structures de profondeur.

49 Il ne suffit pas à mon avis de juxtaposer analyse sémiologique par l'expert « décodeur » et étude des pratiques pour faire de la sémiotique en SIC (et il s'agit bien là d'une posture particulière qu'il serait temps de définir avec plus de précision), car cette juxtaposition reproduit des structures de domination entre expert et profane. Personnellement, je plaide pour une démarche où le chercheur met sa pratique d'analyse en jeu sur le terrain des pratiques sociales, engageant les acteurs dans une « introspection idéologique » des filtres interprétatifs qui s'applique aussi à lui-même. L'ouverture de la pratique scientifique en sémiotique vers la société se situe pour moi là, dans une recherche-action prenant la forme de débats interprétatifs raisonnés, s'ouvrant éventuellement vers d'autres formats d'expression que la langue (dessin, vidéo, etc.), sur des terrains et avec des publics les plus divers, mais déconstruisant résolument le rôle de l'expert décodeur qu'une forme de science-spectacle voudrait continuer à lui confier – donc loin des arènes médiatiques.

## 3. La possible évolution de la ligne éditoriale en contexte de crise

50 L'année 2020 a marqué un tournant décisif dans l'enseignement supérieur et la recherche. Les mobilisations s'opposant à la loi dite « de programmation pluriannuelle de la recherche » (désormais devenue « loi de programmation de la recherche », LPR) ont été modifiées voire avortées par le contexte d'« état d'urgence sanitaire ». La LPR, elle-même qualifiée par le PDG du CNRS de loi « inégalitaire » et « darwinienne », va bouleverser le monde universitaire, et donc entendu également celui de l'univers scientifique.

51 *Semen* a rejoint en mars 2020 le mouvement contestataire des « Revues en luttes ». La revue craint en effet

que la menace de l'impératif néolibéral de « concurrence » augmente la segmentation de la recherche et fragilise ses approches interdisciplinaires. Notre comité de rédaction est profondément attaché à la notion d'égalité sociale et de service public, comme énoncé sur sa page d'accueil :

> Comme de nombreuses revues, *Semen*, publiée aux Annales littéraires de l'Université de Franche Comté, se déclare en lutte et mobilisée contre le projet de Loi de Programmation Pluriannuelle de la Recherche (LPPR). Nous nous associons pleinement au mouvement de protestation en cours. Notre revue est profondément attachée aux principes de service public et de liberté de la recherche. Ce projet de loi porte atteinte à ces principes et à nos convictions.
> Dans ce cadre, nous offrons la page de présentation de notre site comme espace de publication : nous vous invitons à nous envoyer des textes (entre 2000 et 6000 caractères espaces compris environ) portant sur l'actualité, la réforme, la mobilisation… Points de vue, analyses, lectures : votre participation est la bienvenue !

52 Il se trouve qu'aucune contribution n'a été envoyée à la revue dans ce contexte. Mais au regard d'autres pratiques éditoriales se pose la question de la légitimité d'un possible renouvellement de la ligne éditoriale de *Semen*. D'autres revues en SHS ont pris cette initiative suite à ces événements[10], de manière ponctuelle ou durable.

53 ***Question 3 :*** Une modification de la ligne éditoriale de Semen vous semble-t-elle légitime en ce sens ? Ou seriez-vous plutôt opposé.e.s à l'idée de solliciter des contributions alternatives, critiques, faisant le lien avec notre actualité en sachant que ce positionnement modifie la posture du chercheur, qui se voit impliqué dans des objets d'études le concernant personnellement ?

54 **Julien Auboussier : « Les SIC, comme les autres sciences sociales, sont par définition « critiques ». Elles sont des sciences du dévoilement au sens où elles cherchent à penser l'impensé, à révéler l'invisible, à interroger le bon sens et l'évidence, à rendre compte des rapports sociaux que les processus communicationnels produisent et reproduisent »**

55 Première chose, il me semble important de rappeler que la question de la posture ne nous concerne pas seulement en tant que chercheur mais bel et bien en tant qu'enseignant-chercheur. La question de la responsabilité, et par là-même de l'éthique, se pose au moins autant en salle de cours, face aux étudiants, que dans nos activités de recherche. Dans le cadre de nos enseignements en SIC, les savoirs transmis répondent à des problématiques sociales et les controverses qui alimentent le débat public nourrissent le cours. La relation de confiance qui se noue avec les étudiants rend d'autant plus pertinentes ces interrogations. Que faire de ma subjectivité dans des dispositifs de cours où les étudiants sont eux-mêmes encouragés à prendre parti et à affirmer leurs opinions ?

56 Pour revenir plus directement à la question, il me semble que les SIC, comme les autres sciences sociales, sont par définition « critiques ». Elles sont des sciences du dévoilement au sens où elles cherchent à penser l'impensé, à révéler l'invisible, à interroger le bon sens et l'évidence, à rendre compte des rapports sociaux que les processus communicationnels produisent et reproduisent. Ce travail de dévoilement et d'explication des phénomènes communicationnels (et, plus largement, sociaux) peut conduire l'enseignant-chercheur à une posture dénonciatrice qui, en effet, interroge son statut dans l'espace public.

57 La question de la responsabilité doit aujourd'hui être posée en prenant en compte la façon dont nous sommes perçus au-delà de l'université. « L'intellectuel engagé » ne jouit plus de son aura passée ! Au contraire, le succès récent de la désignation « les sachants » doit nous interroger sur l'évolution de la figure de l'universitaire. Cette désignation, péjorante et stigmatisante, alimente des discours de type populiste dont on se limitera ici à rappeler la caractéristique commune : la construction discursive de deux groupes antagonistes aux intérêts irréconciliables, « le peuple » et « l'élite ». Or, pour beaucoup, l'universitaire, par son statut social, est du côté de l'élite. Il est difficile de penser les finalités sociales de nos recherches et la question de l'engagement du chercheur sans prendre en compte la méfiance développée aujourd'hui par une partie des citoyens vis-à-vis des lieux de savoir (et donc de pouvoir).

58 L'engagement des enseignants-chercheurs sur les questions d'actualité est légitime. Encore faut-il se méfier de la posture dénonciatrice qui semble souvent contre-productive au sens où elle contribue à creuser un fossé que certains exploitent et exploiteront politiquement.

59 **Alice Krieg-Planque : « Les pratiques discursives de l'enseignement supérieur et de la recherche peuvent faire l'objet d'analyses sérieuses – sans pour autant que *Semen* se transforme en support de tribunes »**

60 En 2007 et 2009, en opposition à la LRU, et en 2000, en réaction à la LPPR/ LPR, sont nées des initiatives fortes. Je pense bien sûr au mouvement « Revues en lutte », mais aussi à la personnification de la communauté scientifique à travers la création de « Camille Noûs » :

> En rupture avec la rhétorique de la trouvaille géniale et solitaire qui justifie le marketing de soi-même, la course au chiffre, l'évaluation à l'impact et la mise en concurrence des scientifiques, Camille Noûs incarne l'exigence d'intégrité intellectuelle, qui impose de reconnaître qu'aucune découverte scientifique significative n'est possible sans une contribution décisive de la communauté des pairs (RogueESR 2021).

61 Cette façon de militer pour la défense de la valeur de la communauté scientifique tout en continuant de travailler, de signer des textes, de publier, me semble à la fois joyeuse et apte à susciter une intéressante réflexion.

62 Pour autant, dans ce mouvement de contestation par ailleurs aussi légitime que nécessaire, est-il prioritaire

pour *Semen* de publier des tribunes, des points de vue, des analyses, en lien avec l'actualité de l'enseignement supérieur et de la recherche ? À qui une telle réflexivité s'adresse-t-elle ? Qu'est-elle supposée faire avancer ? Quelles actions est-elle supposée infléchir, ou initier ?... Ma tendance personnelle irait plutôt à tenir fermement sur la ligne éditoriale de la revue comme revue scientifique. Mais l'intérêt pour l'enseignement supérieur et la recherche et pour ses enjeux peut tout à fait s'exprimer à l'intérieur de ce cadre-là.

63 Par exemple, des numéros thématiques peuvent être l'occasion de montrer comment la science se fabrique. Les chercheurs qui travaillent à la croisée de la sociologie du travail et de l'Analyse du discours ont bien relevé la « "mise à l'écrit" généralisée » des salariés qui s'opère dans tous les secteurs professionnels (Moatty & Rouard, 2010), et, en lien avec cette généralisation de l'écrit, les exigences de plus en plus fortes en matière de « littératie ». En contexte professionnel, à tous les niveaux de qualification, il est aujourd'hui requis de maîtriser toutes sortes de textes, de formulaires, de documents, de tableurs et de tableaux... Les enseignants-chercheurs n'échappent pas à cette évolution : ils doivent maîtriser la rédaction d'articles scientifiques de différents genres, bien sûr, mais aussi la rédaction d'appels d'offre, de réponses à ces appels, de contrats, de livrables, de dossiers de demande de subventions, etc. Cette littératie de l'enseignement supérieur et de la recherche, à la fois très exigeante et dérisoire, peut être analysée en tant que telle. Sous un angle un peu différent, toujours dans l'idée d'étudier la manière dont la science se fabrique, il peut être intéressant de décrire précisément la façon dont les politiques néo-libérales infléchissent, ou non, les écrits de la recherche. Plusieurs de nos collègues, notamment Agnès Tutin et Thi Thu Hoai Tran (Cavalla, Tran et Tutin, 2016 ; Jacques et Tutin dir., 2018) ont étudié la phraséologie, les routines discursives et les collocations caractéristiques des textes scientifiques de différentes disciplines. Il peut être intéressant de voir en quoi la normalisation de ces expressions va croissant – ou non – avec le développement des politiques néo-libérales. Les pratiques discursives de l'enseignement supérieur et de la recherche peuvent faire l'objet d'analyses sérieuses – sans pour autant que *Semen* se transforme en support de tribunes.

64 **Alexandra Saemmer : « La prise de position engagée, voire militante dans le discours scientifique me paraît ainsi légitime à partir du moment où elle explicite les cadres de référence et systèmes de valeurs dont elle se nourrit »**

65 La question de la légitimité d'une recherche engagée, impliquée, voire militante, et des modifications du statut de chercheur qu'elle induit, est fréquemment débattue en sciences sociales. Y résonne l'inquiétude concernant une « idéologisation » de la recherche en SHS, comme si l'approche a-critique, non-impliquée, pouvait prétendre à une forme de neutralité ou d'objectivité.

66 Pour esquisser une réponse à cette question épineuse, je propose de considérer deux exemples. Dans un article pour *Semen*, Alice Krieg-Planque (2004) se penche sur le diagnostic d'une euphémisation systématique opérant dans certains discours politiques (se cristallisant dans des formules comme « tirs amis », « dommages collatéraux », « loi du marché... »). Le diagnostic est établi sur le fondement d'analyses de discours, qui examinent de près certaines récurrences dans les usages qu'il s'agit ainsi de « débusquer » et de « dénaturaliser ». La chercheuse ne se contente cependant pas de récolter ces exemples ; elle étudie aussi le prisme interprétatif des critiques qui dénoncent ces euphémismes : par exemple celui de la « gauche radicale ». Elle observe d'une part que « les locuteurs qui tiennent une position critique nourrissent leur contestation de jugements d'euphémisation », et d'autre part, que la dénonciation d'euphémismes dans les discours politiques se produit avec une régularité telle que « l'on peut parler d'un stéréotype de dénonciation ».

67 Cette observation m'inspire à son tour deux remarques : si j'établis un lien entre stéréotype et idéologie, et que je définis avec Louis Althusser l'idéologie comme action fonctionnelle d'« objets culturels perçus-acceptés-subis » (1965 : 239-240) selon un processus qui échappe au sujet, il se pose la question de la capacité (ou de la volonté) des dénonciateurs d'euphémismes de reconnaître qu'un prisme ou filtre interprétatif agit également dans *leur* perception. Si je complète cette conception de l'idéologie par celle de Peter Berger et Thomas Luckmann, qui utilisent ce qualificatif « quand une définition de la réalité en vient à être attachée à un intérêt concret du pouvoir » (2018 : 204), il se pose néanmoins aussi la question de l'urgence politique de la dénonciation, fût-elle stéréotypée. Comme le formule Nicolas Galy, en appui sur la notion de « pouvoir symbolique » empruntée à Pierre Bourdieu : « certains individus ont plus que d'autres le pouvoir de créer, par leurs paroles, des façons de nommer les choses [...] de déterminer le cadre conceptuel dans lequel nous pensons » (2020 : 89).

68 Mon deuxième exemple est le récent ouvrage collectif *Stigmatiser* (*idem*), qui mobilise grand nombre de méthodes (rhétorique, sémiotique discursive, sémio-pragmatique, etc.) pour cerner les discours stigmatisants puis « défiger » (p. 58) le stigmate, le problème évoqué dans certaines contributions étant néanmoins que les stigmatiseurs eux-mêmes ont souvent tendance à présenter leurs discours comme relevant du « bon sens ». Face à ce dilemme, le chercheur peut certes convoquer cadres juridiques et systèmes de valeurs, recourir à l'idée d'un « fait social » imprimé dans la conscience collective ; mais il peut difficilement contester le fait que ceux-ci sont des constructions historiquement déterminées, imposées de l'extérieur, donc variables. Ou alors – et cette voie me semble plus fructueuse – le chercheur peut, comme le fait Alice Krieg-Planque, placer au centre de la démarche non seulement le « dévoilement » critique de discours stigmatisants (par exemple), mais opérer – avec la même rigueur scientifique – le dévoilement auto-réflexif des grilles de lecture et filtres interprétatifs de celui ou celle qui les repère, et les critique. La prise de position engagée, voire militante dans le discours scientifique me paraît ainsi légitime à partir du moment où elle explicite les cadres de référence et systèmes de valeurs dont elle se nourrit.

69 Alice Krieg-Planque montre que le diagnostic d'euphémisation s'appuie d'une part sur des outils d'analyse, et

d'autre part sur « un système de valeurs dans lequel peut se former une prise de position ». Cette présence d'un système de valeurs ne me semble pas contradictoire avec la position de chercheur, à partir du moment où le discours fait l'effort de sa propre dénaturalisation. Comme le rappelle Eliseo Verón, tout discours est soumis à des « conditions de production déterminées » ; le discours scientifique se distingue du discours idéologique en se montrant « précisément comme étant soumis à des conditions de production déterminées », et non pas comme « le seul discours possible sur ce dont il parle » (1978 : 16). Pour moi, l'ethos du chercheur se joue dans cette exigence d'explicitation adressée à soi-même.

## *Bibliographie*


Ablali Driss, (2007), « Sémiotique et Sic : je t'aime, moi non plus », *Semen*, 23. Accès : <http://semen.revues.org/4911>.
DOI : 10.4000/semen.4911

Althusser Louis, (1965), *Pour Marx*, Paris, François Maspero.
DOI : 10.3917/dec.althu.2005.01

Berger Peter & Luckmann Thomas, (2018)/1966 (trad.), *La Construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin.
DOI : 10.3917/arco.berge.2018.01

Bezemer Jeff & Kress Gunther, (2016), *Multimodality, learning and communication. A social semiotic frame*, London and New York, Routledge.

Bonnafous Simone & Krieg-Planque Alice, (2014) (2ème éd.), « L'analyse du discours », in olivesi Stéphane (dir.), *Sciences de l'information et de la communication*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 223-238.
DOI : 10.3917/pug.olive.2014.01.0223

Boure Robert, (2007), *Les sciences humaines et sociales en France*. Bruxelles, Éditions Modulaires européennes.

Boutet Josiane, (2015), « Le langage et les langues en sciences sociales : une question toujours vive », in Canut Cécile & von Münchow Patricia (dirs), *Le langage en sciences humaines et sociales*, Limoges, Lambert-Lucas, 13-19.

Cavalla Cristelle, Tran Thi Thu Hoai & Tutin Agnès, (2016), « Typologie des séquences lexicalisées à fonction discursive et aide à la rédaction scientifique », *Cahiers de Lexicologie*, 108, 161-180.

Centre de recherche sur les médiations (CREM), (14/06/2019), « Enjeux et utilité sociale d'une revue en Sciences du langage : *Pratiques*, entre linguistique, littérature et didactique », Journée d'études, Metz.

Charaudeau Patrick & Maingueneau Dominique (dir.), (2002), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil.

Clavier Viviane & Romeyer Hélène, (2008), « Travailler sur les discours en SIC : le cas des discours sur le cancer », *Congrès de la SFSIC* 2008, <http://www.sfsic.org/congres_2008/spip.php?article85>.

Comité éditorial de la revue *Semen*, (23/03/2016), « Document de travail pour la réunion du Comité éditorial de *Semen* », Documentation interne.

Comité de rédaction de la revue Métropoles, (2020), « Refonder la critique urbaine pour le « monde d'après », Métropoles, 27. Accès : <http://journals.openedition.org/ metropoles/7317>.

Debray Régis, (1999), *Introduction à la médiologie*, Paris, PUF.

Dyresic, (2018), *Dynamiques des recherches en sciences de l'information et de la communication*, Conférence permanente des directeurs-trices des unités de recherche en sciences de l'information et de la communication. Accès : <http://cpdirsic.fr/wp-content/uploads/2018/09/dynamiques-des-recherches-sic-web-180919.pdf>.

Falgas Julien, (2017), « The Conversation France : à la conquête du monde universitaire et au-delà ? ». Accès : <https://theconversation.com/the-conversation-france-a-la-conquete-du-monde-universitaire-et-au-dela-74345>.

Galy Nicolas, (2020), « Stigmatisation et présupposition. Une analyse pragmatique des présupposés oppressifs », in Bazin Maëlle, Lambert Frédéric & Sapio Giuseppina (dirs), *Stigmatiser. Discours médiatiques et normes sociales*, Paris, Éditions Le Bord de l'eau.

Jacques Marie-Paule & Tutin Agnès (dirs), (2018), Lexique transversal et formules discursives des sciences humaines, ISTE Éditions.

Jeanneret Yves, (2007), « La prétention sémiotique dans la communication », *Semen*, 23. Accès : <http://semen.revues.org/8496>.
DOI : 10.4000/semen.8496

Klinkenberg Jean-Marie, (2011), « Conclusions. De la valeur d'échange à la valeur éthique, en passant par la valeur de survie », Semen, 32, 161-174, Accès : <https://journals. openedition.org/semen/9394>.
DOI : 10.4000/semen.9394

Koren Roselyne, (2003), « L'engagement de l'Un dans le regard de l'Autre. Point de vue d'une linguiste », *Questions de communication*, 4, 271-277. Accès : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5581#text>.
DOI : 10.4000/questionsdecommunication.5581

Krieg-Planque Alice, (2012), *Analyser les discours institutionnels*, Paris, A. Colin.

Krieg-Planque Alice, (2007), « "Sciences du langage" et "sciences de l'information et de la communication" : entre reconnaissances et ignorances, entre distanciations et appropriations », in Neveu Franck & Pétillon Sabine (dirs), *Sciences du langage et sciences de l'homme*, Limoges, Lambert-Lucas, 103-119.

Krieg-Planque Alice, (2004), « Souligner l'euphémisme : opération savante ou acte d'engagement ? Analyse du "jugement d'euphémisation" dans le discours politique », *Semen*, 17. Accès : <https://journals.openedition.org/semen/2351>.

Lambert Emmanuelle & Trouche Dominique, (2008), « L'exposition mise à nu par ses visiteurs, même ? », *Semen*, 26. Accès : http://journals.openedition.org/semen/8451.
DOI : 10.4000/semen.8451

Léon Jacqueline, (2010), « AAD69 : archéologie d'une étrange machine », *Semen*, 29. Accès : <https://journals.openedition.org/semen/8823>.
DOI : 10.4000/semen.8823

Madini Mongi, (2010), « Quelques "lieux de rencontre" de Jean Peytard », *Semen*, 29, 17-39. Accès :

<http://journals.openedition.org/semen/8862>.
DOI : 10.4000/semen.8862

Moatty Frédéric & Rouard Françoise, (2020), « L'écrit au travail et ses déterminants chez les salariés en France en 2005 », *Travail et Emploi*, 122, 39-52.
DOI : 10.4000/travailemploi.1555

Ollivier Bruno, (2001), « Enjeux de l'interdiscipline », *L'Année sociologique*, 51/2, 337-354. Accès : <https://www.cairn.info/revue-l-annee-sociologique-2001-2-page-337.htm>.
DOI : 10.3917/anso.012.0337

Paveau Marie-Anne, (10/11/2020), « Analyse du discours intersectionnelle », Carnet de recherche. Accès : <https://adi.hypotheses.org/310>.

Paveau Marie-Anne, (2017), *L'Analyse du discours numérique, Dictionnaire des formes et des pratiques*, Paris, Hermann.

RogueESR, « Joyeux anniversaire, Camille Noûs », 21 mars 2021. Accès : <https://rogueesr. fr/category/billets/#Camille>.

Sack Warren, (2013), « Une machine à raconter des histoires : Propp et les software studies », *Les Temps Modernes*, 5, 216-243.

Saemmer Alexandra, (2015), *Rhétorique du texte numérique*, Lyon, Presses de l'Enssib.
DOI : 10.4000/books.pressesenssib.3870

Tétu Jean-François, (2002), « Sur les origines littéraires des SIC », in Boure Robert (dir.), *Les origines des sciences de l'information et de la communication : regards croisés*, Lille, Presses universitaires du septentrion, 71-94.

Verón Eliseo, (1978), « Sémiosis de l'idéologie et du pouvoir », Communications, 28.
DOI : 10.3406/comm.1978.1416

## Notes

1 Le questionnement de l'« utilité sociale » de la revue *Semen* est ici implicitement posé à la lumière des réflexions menées lors de la journée d'études consacrée à la revue *Pratiques* (2019).

2 Les cinq premiers dossiers publiés par *Semen* : Peytard J. (dir.), « Lecture et lecteur » (1, 1983) ; Aron Th. (dir.), « De Saussure aux média » (2, 1984) ; Aron Th. (dir.), « La réécriture du texte littéraire » (3, 1987) ; Domino M. (dir.), « Texte littéraire et référenciation » (4, 1989) ; Peytard J. (dir.), « La médiacritique littéraire » (5, 1993).

3 Du côté des SIC, remarquons que les origines littéraires des SIC, si elles sont reconnues, continuent à faire débat (Têtu, 2002 ; Boure, 2007). Certains ont pu, un temps révolu aujourd'hui, voir dans ces origines littéraires un obstacle à la pleine intégration des SIC au domaine des sciences sociales.

4 Huré I., Le Saulnier G. & Meyer M. (dirs), « Les discours des institutions pénales à l'épreuve du numérique » (46, 2018) et Florea M.-L. & Wrona A. (dirs), « Deuils en ligne » (45, 2018).

5 Ablali D. & Mitropoulou E. (dirs), « Sémiotique et communication. État des lieux et perspectives d'un dialogue » (23, 2007).

6 À titre d'exemple, voir Lambert et Trouche (26, 2008).

7 Voir Léon (29, 2010).

8 Le concept de « filtre interprétatif » est central dans une approche nommée « sémiotique sociale » que nous développons depuis plusieurs années avec Nolwenn Tréhondart et d'autres collègues : http://semiotiquesociale.fr.

9 Equoy Hutin S. (dir.), « Valeurs et enjeux des écrits de travail » (28, 2009).

10 Entre autres, lire le positionnement de la revue *Métropoles* (2020).

## Pour citer cet article

*Référence papier*
Justine Simon, Julien Auboussier, Alice Krieg-Planque et Alexandra Saemmer, « Entretien croisé », *Semen*, 50/1 | 2021, 161-178.

*Référence électronique*
Justine Simon, Julien Auboussier, Alice Krieg-Planque et Alexandra Saemmer, « Entretien croisé », *Semen* [En ligne], 50/1 | 2021, mis en ligne le 14 mars 2022, consulté le 20 janvier 2023. URL : http://journals.openedition.org/semen/16245 ; DOI : https://doi.org/10.4000/semen.16245

## Auteurs

**Justine Simon**
Université de Bourgogne-Franche-Comté, ELLLIADD

*Articles du même auteur*

**Présentation** [Texte intégral]
Paru dans *Semen*, 42 | 2016

**Julien Auboussier**
Université Lyon 2 ÉLICO

*Articles du même auteur*

**Ruth Amossy, *Apologie de la polémique*, 240 pages. Paris, Presses Universitaires de France, 2013.** [Texte intégral]
Paru dans *Semen*, 39 | 2015

**Présentation** [Texte intégral]

Paru dans *Semen*, 39 | 2015
**Alice Krieg-Planque**
Université Paris-Est Créteil CÉDITEC

*Articles du même auteur*

**Un dictionnaire de combat : le "petit glossaire de la guerre civile yougoslave" comme mode d'intervention dans un espace public en crise** [Texte intégral]
Paru dans *Semen*, 34 | 2012

**Souligner l'euphémisme : opération savante ou acte d'engagement ? Analyse du « jugement d'euphémisation » dans le discours politique** [Texte intégral]
Paru dans *Semen*, 17 | 2004

**« Formules » et « lieux discursifs » : propositions pour l'analyse du discours politique** [Texte intégral]
(entretien avec Alice Krieg-Planque, par Philippe Schepens)
Paru dans *Semen*, 21 | 2006

**Alexandra Saemmer**
Université Paris 8, CÉMTI

*Articles du même auteur*

**Sémiotique critique du discours hypertextualisé Eléments de méthodologie, à partir de l'analyse d'un livre numérique enrichi** [Texte intégral]
Paru dans *Semen*, 42 | 2016

## *Droits d'auteur*

Tous droits réservés